

Construction sociale du risque : le cas des usages juvéniles de substances psychoactives

Patrick Peretti-Watel,

sociologue, directeur de recherches Inserm, SESSTIM-Marseille.

Lorsque les sociologues s'intéressent à la « construction sociale » d'un risque, ils ne prétendent pas que le risque en question « n'existe pas » et que des acteurs sociaux (professions, associations, journalistes, etc.) l'auraient « fabriqué » de toute pièce. De leur point de vue, il s'agit d'abord de comprendre pourquoi et comment un risque parvient à s'imposer sur l'agenda médiatique et politique, à un moment donné plutôt qu'à un autre, en allant au-delà des évidences, et en exposant le rôle de certains acteurs, des projets, valeurs, croyances et intérêts dont ils sont porteurs.

Par exemple, en 1986, aux États-Unis, le magazine *Newsweek* publia un dossier spécial très alarmiste reprenant des données officielles pour étayer le constat d'une explosion épidémique des usages de cocaïne dans les universités américaines. La même année, électorale précisons-le, le président Reagan lança une « croisade nationale contre les drogues », pour « débarrasser l'Amérique de ce fléau ». Il ne faudrait pas en conclure trop hâtivement que cette croisade était la réponse à une explosion « objective » des usages de cocaïne. En l'occurrence, c'est plutôt une volonté politique de placer les enjeux électoraux sur le terrain de la sécurité et des mœurs qui a conduit à « frelater » les données disponibles pour orchestrer une campagne médiatique, en transformant une fluctuation statistique négligeable en « explosion épidémique » [1].

De même auparavant, lorsque le *Federal Bureau of Narcotics* (FBN) américain partit en guerre contre la marijuana en 1935, alors qu'il avait jusque-là cantonné ses activités à la lutte contre l'opium, il n'y avait à l'époque aucune donnée documentant une augmentation des usages ou de la dangerosité de la marijuana. Mais outre que cela permit au FBN de développer considérablement ses activités et donc son budget, il semblerait qu'il ait aussi agi sous la pression des pouvoirs locaux, dans un climat de xénophobie à l'égard des immigrants mexicains, réputés pour fumer de la marijuana et devenus indésirables suite à la Grande Dépression [1].

Du constat de l'usage à l'instrumentalisation politique

Dans les deux cas, il ne s'agit pas de remettre en cause le fait que la cocaïne et le cannabis sont des substances psychoactives dont l'usage est associé à des effets délétères sur les plans sanitaire et social. Mais il s'agit de

rappeler que ces risques ont pu être érigés en problèmes de santé publique par des acteurs sociaux qui promeuvent leurs propres valeurs, leurs propres intérêts, et qui sont porteurs d'un discours sur les causes et les effets supposés du mal qu'ils dénoncent, comme sur les remèdes qu'il s'agirait d'employer.

Ce discours est porteur de sens, il peut avoir une certaine efficacité symbolique. Par exemple, les historiens ont bien montré qu'il existe des tensions intergénérationnelles récurrentes dans la plupart des sociétés : les adultes ont souvent des rapports difficiles avec « leurs » jeunes, et leurs inquiétudes ont tendance à s'incarner dans des stéréotypes inquiétants (« *apaches* », « *blousons noirs* », « *loubards* », « *jeunes de banlieue* », etc.) [2].

Gare aux explications simplistes

Les drogues illicites fournissent ici une explication commode à ces tensions. En effet, on retrouve dans de

DROGUES ET POLITIQUES DE PRÉVENTION : CE QUE LES FRANÇAIS EN PENSENT

L'enquête sur les représentations, opinions et perceptions sur les psychotropes (EROPP) a été menée en 1999, 2002 et 2008. La dernière édition permet de faire le point sur l'évolution de la connaissance et des opinions de la population française relatives aux drogues et aux principales actions publiques développées ces dernières années. Trois grandes évolutions apparaissent à

l'issue de cette décennie d'enquêtes. Tout d'abord, les Français sont de plus en plus sensibles aux dangers des drogues, qu'il s'agisse des produits licites ou illicites. De plus, les perceptions des usages de drogues et de leurs causes tendent à se déplacer, en incriminant davantage les comportements individuels. Enfin, si les Français valident très majoritairement les politiques menées dans ce domaine, il apparaît aussi que leurs opinions se durcissent et deviennent moins tolérantes et moins libérales, comme en témoigne un attachement plus marqué aux mesures prohibitives et en recul concernant la réduction des risques.

nombreux discours, politiques et associatifs (y compris d'ailleurs au sein d'associations qui interviennent dans les collèges et les lycées pour la prévention des usages de drogues), des « explications » simplistes qui incriminent « la drogue » comme cause unique de tous les maux de la jeunesse contemporaine : échec scolaire, incivilités, violences, chômage, etc. Ce qui est bien sûr plus commode que de s'interroger sur les dysfonctionnements du système scolaire ou du marché du travail. Ici encore, s'il est avéré que la consommation de drogues peut contribuer aux difficultés scolaires, on ne saurait expliquer intégralement les secondes par la première.

Cette construction sociale des usages juvéniles de substances psychoactives repose également sur une certaine vision « du » jeune, qui serait par nature irresponsable, insouciant, hostile et provocateur à l'égard de la société adulte [3]. Décrit comme un être à la fois inachevé, narcissique, impulsif, excessif, se croyant invulnérable, « le » jeune est aussi souvent présenté comme un être très influençable, enclin à suivre les mauvais exemples autour de

lui, à succomber à la « pression des pairs », en particulier quand il s'agit d'être initié à des usages de drogues licites ou illicites. Pourtant, dans leurs récits, les adolescents rejettent généralement cette explication par la pression des pairs. Même s'il est possible qu'ils ressentent cette pression tout en refusant de l'admettre, pouvons-nous nous fier à une explication massivement rejetée par ceux dont elle est censée décrire le comportement ?

Le jeune consommateur, érigé comme « bouc émissaire » par la société

En outre, le stéréotype du « drogué » participe évidemment de la construction sociale des usages de drogues.

Dans l'imaginaire populaire, l'usager de drogue est fréquemment décrit comme un être asocial, dangereux, sans foi ni loi, capable de mentir à ses proches, de les voler, car il serait asservi par sa drogue : c'est le stéréotype de l'usager d'héroïne, du « toxico ». Ce stéréotype est un « démon populaire » au sens donné à cette notion par le sociologue britannique Stanley Cohen [1]. Mais de quoi s'agit-il et à quoi cela sert-il ? Pour Cohen, lorsqu'une société connaît une époque troublée, lorsque ses repères moraux se brouillent, le fait de désigner un ennemi commun décrit sous des traits exclusivement et excessivement péjoratifs permet à la collectivité de réaffirmer ses valeurs, de redéfinir la frontière entre ce qui est bien et ce qui est mal, en se trouvant ainsi un bouc émissaire. En attribuant ses difficultés à ce bouc émissaire et à ce qu'il représente, la collectivité regagne en cohésion, donne du sens à son trouble et lui trouve en même temps une solution.

Ajoutons que chacun de nous participe à la construction sociale des usages de drogues par les croyances auxquelles il adhère, par les discours qu'il tient et les attitudes qu'il adopte, par les réactions qui sont les siennes face à de supposés usagers. C'est pourquoi il est aussi très important d'explorer les représentations du public à l'égard des drogues licites et illicites,

« CHACUN DE NOUS PARTICIPE À LA CONSTRUCTION SOCIALE DES USAGES DE DROGUES PAR SES CROYANCES, SON DISCOURS ET SES ATTITUDES. »

comme de leurs usagers : c'est ce que fait l'Observatoire français des drogues et des toxicomanies (OFDT) depuis 1999, grâce à son enquête répétée régulièrement et intitulée EROPP [4-6]. (lire encadré page 15).

Quel regard de la société sur les usagers ?

Enfin, l'étude de la construction sociale des usages de drogues juvéniles est nécessaire, afin que les politiques de prévention initient une démarche réflexive sur leurs propres présupposés, pour éviter un certain nombre d'écueils. En effet, si le stéréotype « du jeune », à la fois incontrôlable et influençable, fait sens du point de vue des tensions intergénérationnelles récurrentes qui traversent notre société, si le stéréotype du « toxico » contribue à réaffirmer certaines valeurs fondamentales pour la cohésion sociale, en revanche des politiques de prévention s'adressant aux jeunes usagers de drogues licites et illicites en se fondant sur de tels stéréotypes sont vouées à l'échec, car ceux-ci sont très éloignés des « vrais » usagers. ■

L'ESSENTIEL

■ **Les jeunes usagers de substances psychoactives font l'objet d'une vision souvent stéréotypée de la part de la société adulte.**

■ **Toute politique de prévention des risques doit commencer par aller au-delà de ces présupposés, en prenant en compte les usagers eux-mêmes, leurs attentes, leurs compétences.**

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

[1] Peretti-Watel P. *Cannabis, ecstasy : du stigmatisé au déni. Les deux morales des usages récréatifs de drogues illicites*. Paris : L'Harmattan, coll. Déviance et Société, 2005 : 294 p.

[2] Têtard F. « Sauver notre jeunesse, soigner nos adolescents... » Développement des politiques de moralisation et de pédagogie curative dans les années 50. In : Tursz A., Souteyrand Y., Salmi R. dir. *Adolescence et risque*. Paris : Syros, 1993 : p. 203-213.

[3] Maillochon F. Les jeunes et le sida : entre « groupe à risque » et « groupe social ». In : Le Bras H. dir. *L'invention des populations. Biologie, idéologie et politique*. Paris : Odile Jacob, 2000 : p. 55-79.

[4] Beck F., Peretti-Watel P. *EROPP 99 (Enquête sur les représentations, opinions et perceptions relatives aux psychotropes)*. Paris : OFDT, 2000, étude n° 20 : 208 p. En ligne : <http://www.ofdt.fr/BDD/publications/docs/eropp99.pdf>

[5] Beck F., Legleye S., Peretti-Watel P. *Penser les drogues : perceptions des produits et des politiques publiques (EROPP) 2002*. Paris : OFDT, 2003, 227 p. En ligne : <http://www.ofdt.fr/BDD/publications/docs/epxfbj1.pdf>

[6] Costes J.-M., Le Nézet O., Spilka S., Laffiteau C. Dix ans d'évolution des perceptions et des opinions des Français sur les drogues (1999-2008). *Tendances*, 2010, n° 71 : 6 p. En ligne : <http://www.ofdt.fr/ofdtdev/live/publi/tend/tend71.html>